



CÉCILE
DE MÉNIBUS

JE VOUDRAIS
TOUT PRENDRE
D'ELLE

ROMAN

CÉCILE DE MÉNIBUS

JE VOUDRAIS TOUT PRENDRE D'ELLE

Une mère et sa fille adulte, endeuillées par la mort récente d'une fille pour l'une - et sœur pour l'autre -, entreprennent un voyage libérateur à travers la France. C'est à Ouessant, où la terre se perd dans la mer, qu'elles se sont donné rendez-vous pour surmonter ensemble un passé parsemé d'épreuves et de secrets, et se tourner vers l'avenir.

À mesure que la destination approche, se dessine le roman vrai d'une femme inoubliable : Catherine, la mère de la narratrice. Issue de la grande aristocratie, elle se jette sur les routes de France à 17 ans, fuyant le château familial. C'est le point de départ d'une vie menée à cent à l'heure : des hommes croiseront sa route, des drames aussi, des bonheurs, des mariages... des enfants, surtout, les véritables amours de son existence.

À travers ce premier roman, Cécile de Ménibus réinvestit sa propre histoire familiale, brouille les lignes entre souvenirs et imaginaire, et dresse le portrait d'une lignée de femmes hors du commun.

ISBN : 978-2-36812-503-8



9 782368 125038

18 €
Prix TTC France

Rayon : Littérature française
Design : le-petitatelier.com
Photographie : © collection privée



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« J'ai aimé l'écriture fluide et agréable, ainsi que découvrir les décors de Paris et de la campagne dans les années 1960-1970. »
Marie, de @leslecturesdeknut

« J'ai passé un beau moment avec cette famille, j'ai été émue par cette destinée difficile et douloureuse, admirative de la force intérieure dont Catherine a su faire preuve, ne lâchant jamais rien, jusqu'au bout. »
Laure, de @liseusehyperfertile

« J'ai trouvé l'écriture fluide et j'ai apprécié qu'on soit tout de suite dans l'histoire. Ce voyage en train de Catherine symbolise bien le voyage dans le passé au fil des souvenirs. »
Flavie, de @petite_etoile_livresque

« Un premier roman prometteur. Il explore les tréfonds d'une famille noble avec des secrets bien gardés et la capacité d'une enfant à grandir et à pardonner. »
Soraya, de @soraya_bouquine

« J'ai aimé l'idée de ce duo mère/fille qui s'épaule pour essayer d'endiguer leur souffrance. La relation passionnelle qui unit Catherine à ses enfants irrigue le roman avec force, martelant ainsi le pouvoir inconditionnel de l'amour maternel. »
Caroline, de @llivredslapoche

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

JE VOUDRAIS TOUT
PRENDRE D'ELLE

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris - France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-503-8

Conseil éditorial : Stéphanie Chérond
Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Cécile de Ménibus

Avec la collaboration de Lilas Seewald

JE VOUDRAIS TOUT
PRENDRE D'ELLE

Roman



À Jade, Valentina, Andréa, Luca et Sylvie

L'inconscient ne connaît pas le temps.
Sigmund Freud

L'amour d'une mère est plus profond que l'océan.
Proverbe japonais

CATHERINE

Briançon, 20 juin, 21 heures

ENFIN, TOUT LE MONDE EST LÀ. Une petite tribu au complet, une mère, deux gosses et moi, serrés dans un compartiment pour les treize prochaines heures. Dans leur couchette, leurs sandales à peine ôtées, les petits se chamaillent pour savoir qui aura le droit de jouer sur le téléphone de leur mère en premier. Occupée à sortir pyjamas et trousse de toilette d'une grande valise ouverte, cette dernière me lance un regard las. Trente-cinq ans, brune et complètement dépassée. Je hausse les sourcils sans rien dire.

Ma tribu à moi comptait le double d'enfants. Quatre charmants garnements devenus de beaux adultes qui, à l'âge de ceux qui vont passer la nuit au-dessus de ma tête, adoraient les tentes d'Indiens. Ils avaient l'esprit tellement joueur, mes gamins. Leur père était dur, mais ça n'a jamais bridé leur imagination. Être bon à l'école, aider à la maison, mériter sa récompense : l'ordre régnait chez nous, mais dans le jardin, tout ou presque était permis, et nous disposions d'un terrain assez grand pour que je doive sonner l'appel à la cloche à l'heure du goûter. Mes enfants chéris... De vrais petits travailleurs qui savaient saisir le moindre instant de liberté. Ils mettaient la main à la pâte, c'est le lot dans les familles nombreuses, mais ils évoluaient au contact de la nature, entourés d'arbres et d'oiseaux. Piscine, tennis, télévision... ils n'ont manqué de rien. Et, au moins, les adultes autour d'eux ne passaient pas leur temps le nez collé à un écran ou un casque sur les oreilles !

Je soupire, pose mon sac sur mes genoux et fais glisser la longue fermeture Éclair pour vérifier que je n'ai rien oublié. Quelques vêtements de rechange, de quoi garder figure humaine avant de retrouver Constance à Paris, quelques vivres, un carnet et ta jolie petite boîte, mon Thierry. Elle renferme tout ce qu'il me reste de toi. Toi qui ne m'as jamais quittée... Entourer ses enfants d'autant d'amour que possible, les chérir, avant de leur

laisser prendre leur envol, n'est-ce pas là le rôle d'une mère ? Prendre soin d'eux, les protéger et, si possible, les sauver de leurs démons ? J'y ai consacré ma vie, j'ai espéré de toutes mes forces, je me suis jetée dans toutes les batailles. Je ne les ai pas toutes gagnées.

La mère et ses petits disparaissent dans le couloir, armés de leur brosse à dents. Tout est réduit au strict minimum dans ce compartiment, ça me plaît. Ça me rappelle mon enfance, le grenier où je dormais, couchée sous la poussière. Ici, au moins, c'est propre, au carré, bien arrangé. Spartiate et rutilant.

Je ferme les yeux de contentement. J'aime le train, le roulis régulier sur les rails, le bruit sourd qui me berce au cœur de la nuit. Constance aurait préféré que je prenne l'avion, moins fatigant d'après elle. On est rendu à destination en à peine un claquement de doigts ! Mais justement, ce temps, je voulais le prendre pour moi. Je ne sais pas qui a dit : « Ce n'est pas la destination qui compte, c'est le chemin. » Eh bien, je partage totalement cet avis ! Être au contact du paysage, le voir changer, en apprécier les nuances, voilà qui rend humain. On y voit plus clair sur sa boussole intérieure. De toute façon, je n'aurai pas trop des prochaines heures pour me préparer à ce qui m'attend.

Ouessant. Je crois que, malgré mes craintes, j'espère ce moment depuis longtemps. Faire couler mes dernières larmes, pardonner à ceux qui m'ont

blescée et relâcher un peu du poids de mes regrets. Vous laisser partir, mes amours, vous dire adieu, mes chéris. Thierry. Sylvie. Mes petits. Dieu sait quels bois denses, hantés par les cris, nous avons traversés. Je veux maintenant regarder le chemin s'éclaircir. Penser un peu à moi. J'aurai soixante-dix ans l'année prochaine. Il me reste trop peu de belles années pour qu'elles se noient dans la lutte et le chagrin.

Ma Constance y veille avec tendresse. Sans elle, ma petite lumière, je n'aurais pas surmonté tant d'épreuves. Cette enfant qui, bébé, faisait des fièvres si violentes que je devais l'emballoter avec des poches de glace, a résisté à toutes les tempêtes. Toujours elle a su, avec son cœur immense et sa rage de vivre, me rappeler où était l'essentiel. J'ai accepté son invitation pour moi comme pour elle. Pour qu'elle se libère. Je vais mieux maintenant. Il est temps qu'elle déploie ses ailes.

Et toi, mon Laurent... Toi, mon cadeau merveilleux. Je garde la chaleur de ta paume contre ma joue et le souvenir de ton baiser brûlant. Tu as promis de nous rejoindre, mais tu n'es pas maître de ton temps. Le colloque que tu présides est si important... Si tu rates ton vol, je ne t'en voudrai pas. Je sais que tu seras avec moi, tout contre moi, en pensée. Mon cher Laurent, l'homme qui m'aime et que j'aime tant.

Les gamins et leur mère ont réintégré leurs places. Happée par le flot de mes pensées, je les ai à peine

entendus revenir. Je me déchausse, m'appuie contre la cloison insonorisée. Je vais faire semblant de dormir, peut-être le sommeil finira-t-il par m'emporter. J'ai des nuits si fragiles. De toute façon, fermer les yeux est la meilleure façon de convoquer ses souvenirs. Et de vérifier la cartographie de son cœur.

La première fois que je suis partie en voyage, j'avais dix-sept ans. Une gamine poussée à bout, déterminée à s'émanciper d'une éducation rigide d'un autre temps. Nous étions à la fin des années 1960 et j'ignorais tout du monde. Encore plus que, agité par la jeunesse, il venait de vivre une révolution. Je ne savais qu'une chose : je devais partir.

Aujourd'hui je ne fuis pas, c'est même tout le contraire. Je pars pour retrouver les miens.

CATHERINE

Étampes, 22 avril 1969, 4 h 30 du matin

JE PRESSE LE PAS. Voilée par un ciel de traîne, la lune éclaire à peine le chemin. Je n'ai pas peur, je pourrais avancer les yeux fermés sur cette bande d'asphalte que j'ai si souvent contemplée depuis le grenier. J'en connais le moindre repli, le moindre caillou, ses nids-de-poule et ses ornières. Cette route que j'emprunte en voiture le dimanche pour aller à la messe, en camionnette le samedi pour me rendre au marché, cette route, c'est la liberté. Un fil d'Ariane que je sais dérouler pendant quelques kilomètres. Ensuite, je devrai inventer.

Un craquement. Je me retourne, retiens mon souffle un instant. Rien ne bouge. Tout va bien.

Pourvu qu'Arko ne se réveille pas. Mon lit froid, demain, lui fera de la peine, c'est certain. Il ne trouvera pas mes cheveux dénoués sur l'oreiller où enfouir sa truffe humide. Il sait pourtant que je ne pouvais pas l'emmener, je le lui ai expliqué : au Château, quand on décide de partir, on ne prend pas le chien. On quitte, on abandonne, on compromet les siens. Mais on ne prend pas le chien. Et puis, il faut bien que quelqu'un veille sur Hubert, Jeanne et Louise. Combien de fois s'est-il glissé entre maman et nous quand elle nous menace de ses aiguilles, des éclairs plein les yeux ?

Je repousse une mèche que la brise s'obstine à coller sur mon front et boutonne ma veste jusqu'au col. Quand Arko grattera sur le palier, je serai loin. J'ai dépassé la boîte aux lettres depuis longtemps. L'aventure a commencé.

Avant de franchir la ligne jaune, j'ai dû ficeler mon baluchon. Faire cuire quelques œufs, subtiliser des pommes et un peu de pain dans le buffet. Pas facile avec une mère qui surveille le moindre de vos faits et gestes, son impossible tricot toujours en route et sa pelote sous le bras. Clic, clic, clic font ses aiguilles du matin au soir. Pic, pic, pic, si on n'agit pas assez vite ou bien. Cette chère Madame la comtesse qui prend tout le monde de haut, ses enfants compris. Parfois, je la déteste.

Pourtant, le plus difficile n'a pas été de réunir mon casse-croûte. Contre toute attente, alors que je n'en peux plus de cette vie sans avenir, sans amour, sans instruction, négocier avec ma conscience m'a coûté plusieurs nuits d'insomnie. Chez ma mère, tout est façade et méchanceté, mais ses valeurs se sont incrustées profondément sous ma peau. Remettre en cause de façon fracassante son éducation n'a donc pas été si simple. Je veux devenir quelqu'un de bien, mais qu'est-ce que cela veut dire ?

Encouragée par la colère qui gronde en moi, j'ai trié mes propres valeurs. Au pied du mur, déterminée à respirer un autre air que le leur, j'ai choisi de vivre auprès de « gens du commun », comme dit ma mère. Il m'a fallu du temps pour comprendre que ce sont des gens qui n'appartiennent pas à notre milieu, tout simplement. Et qu'il ne faut pas avoir peur. Le père Ferdinand, le curé de la paroisse d'Étampes, le dit très justement : pour voir la beauté autour de soi, rien ne vaut un cœur d'enfant.

Sourire, accueillir, je n'ai pas beaucoup d'entraînement. Alors, j'ai fini par conclure que je verrais bien. Le monde, je vais le croquer à pleines dents. Je veux tracer ma route, droit devant !

Première étape : atteindre Étampes avant l'aube. On me connaît là-bas, avec mes nattes et mon petit panier, et je n'ai pas très envie qu'une âme charitable me reconnaisse et me ramène au Château. J'ai prévu de prendre le premier autocar, celui qui conduit les

ouvriers à l'usine. J'imagine la scène : je donne ma monnaie, le contrôleur poinçonne et me tend un billet, et je vais m'asseoir sur la banquette au fond, pour dominer toute la route à travers les grandes ouvertures vitrées. Rien que l'idée de ce siège me tire un sourire d'allégresse. Je suis contente, j'ai tout planifié.

* * *

À l'horizon, je distingue à peine la masse noire d'un clocher. J'entends grincer des chauves-souris et le frôlement de leurs ailes minuscules dans la nuit. On dit qu'elles peuvent se prendre dans les cheveux et qu'il faut alors couper ras pour libérer ces pauvres bêtes. Pourvu que rien de tel ne se produise, j'aurais l'air chouette à attendre le bus avec un animal sur la tête !

Je presse le pas, sautille presque pour me débarasser de ces craintes enfantines. Ma bourse rebondit dans ma poche. Depuis des mois, j'y cache les petites pièces que me rend le boulanger. Dix centimes par-ci, un franc par-là. À force, j'ai accumulé une vraie fortune. Ça me rassure, j'ai de quoi tenir quelques jours, le temps de disparaître. Et puis, sous mon écharpe tricotée dans cette laine si fine qu'on voit à travers, je porte ma gourmette

de baptême. Saint Christophe, le patron des voyageurs, me portera chance. À croire qu'il m'était prédestiné !

La coupe était pleine, franchement. Je ne supporte plus leurs ingérences, leurs excès d'autorité, leur insensibilité. La scène à laquelle nous avons eu droit il y a quelques semaines a fait déborder le vase. Comment Jeanne a-t-elle pu tolérer que ma mère s'empare de la seule lettre qu'elle ait jamais reçue pour la lire devant nous tous, réunis autour de la table ? Comment avons-nous pu, tous les quatre, laisser une telle chose se produire ?

À la lueur de l'unique lampe du salon, mon père, qui se réserve les taches intellectuelles de la maison, a jeté un regard circulaire. La tête basse, nous attendions la punition. Il a décacheté l'enveloppe et, après avoir remonté ses lunettes et pris une longue inspiration, il a parcouru le courrier. Lentement. Puis il a baissé les yeux et l'a déposé devant lui sur la table. Ivre de rage que son mari capitule devant une assistance en apnée, notre mère a serré plus fort son mouchoir en lin brodé aux armoiries de la famille. Puis, elle s'est saisie de la lettre d'un geste théâtral, avant de se lancer dans une interprétation indécente de la déclaration amoureuse qu'elle contenait. Rayonnante d'aigreur et de jalousie, elle mimait, grimaçait, se moquait. Notre mère était sur scène. Ah, ce n'est pas à elle que notre père aurait fait une telle cour, elle en était écoeurée !

Sous prétexte qu'ils lui payent des cours de danse pour le jour où elle fera son entrée dans le monde – lequel, je me demande, ils n'invitent jamais personne –, nos parents avaient-ils le droit d'interdire à Jeanne d'avoir un peu de vie à elle ? J'étais gênée, bouleversée pour elle, qui ravalait ses larmes en serrant les poings.

— Que fait ce jeune homme dans la vie, Jeanne ? a demandé notre père en reposant le courrier.

Ma sœur a ravalé ses larmes et répondu, les poings toujours serrés.

— Il travaille chez Air France.

Aussitôt, la sentence maternelle est tombée :

— Un mécanicien ? Impossible. Ce genre d'individu n'entrera pas dans la famille. Tu vas me faire le plaisir d'avoir un peu plus d'ambition. Dès demain, vous couperez les ponts.

Ma sœur le trouvait pourtant gentil, ce garçon. J'ai tenté de la consoler comme je pouvais. Je lui ai proposé qu'elle lui écrive en retour et de porter ses lettres au courrier. Elle a accepté, mais je crois bien que c'était pour rompre. Le lendemain, à la nuit tombée, plutôt que de rejoindre tout de suite mon grenier dans la dépendance au fond du terrain, je me suis faufilée entre les thuyas et je suis allée glisser l'enveloppe dans la boîte sur la route. C'était la première fois que je sortais de la propriété sans escorte. La geôlière n'y a vu que du feu.

Cette nuit, j'ai de nouveau franchi la frontière, seule et sans me retourner. Moi qui, appuyée contre le mur du poulailler, ai si souvent rêvé de liberté en suivant du doigt les bandes blanches des avions dans le ciel, j'ai fait sauter le couvercle. Nous sommes le 22 avril 1969, j'ai dix-sept ans. J'avance sur mes deux jambes, le cœur en bandoulière. Je pilote mon existence.

* * *

J'arrive en vue du grand cimetière. Bientôt, je dépasserai la maison de la vieille aux doigts tordus. Elle nous observe toujours sans rien dire, celle-là, avant de pointer un à un les œufs clairs qu'elle fait mousser pour son omelette. Le boulanger doit s'étirer dans son lit avant d'aller enfourner ses premières baguettes. Je regretterai les croquants qu'il offre à ses « petites » pour tenir bon, les jours sans soleil. C'est bien la seule chose que je regretterai de ce pays de malheur. Qu'ils continuent à vivre comme leurs poules, au Château, entassés les uns sur les autres, en vase clos. Quand ils comprendront que je ne ferai plus la lessive, que je n'étendrai plus le linge, que je ne plumerai plus la volaille ni ne rangerai plus leur satanée maison, ils s'en mordront les doigts.

Enfin, j'aperçois l'abribus. Les horaires affichés confirment mon plan. Le premier autocar passe juste avant 6 heures. Si tout se passe bien, je serai à Paris pour le petit déjeuner. J'en salive d'avance. Le samedi, quand je range les œufs dans les paniers à provisions, je remarque des sachets pleins de taches grasses, généreuses. L'odeur qui s'en dégage m'a toujours donné envie de les ouvrir pour me régaler, ne serait-ce qu'avec les yeux. À Paris, je me paierai un plateau bien garni avec croissants, café et jus de fruit, comme ceux qu'on sert en terrasse sur la place du marché. On ne m'obligera plus à avaler la bouillie de la reine mère. Je ne peux plus le voir en peinture, son bol d'avoine trempée qu'il faut lui apporter tous les jours parce qu'elle a mal aux jambes. Sa Majesté se le préparera elle-même désormais. Cette petite vengeance me réchauffe.

* * *

Les premières personnes encore ensommeillées qui se présentent sous l'abri me regardent à peine. Fuir est bien plus facile que je le pensais. Je vais m'effacer des mémoires comme un fantôme. Dans quelques heures, mon présent sera vivant, animé. Étampes appartiendra au passé.

L'engin freine devant nous en faisant siffler ses pistons. J'ai encore du mal à croire que je vais

m'installer derrière cette cloison de métal peinte en vert. Je laisse d'abord passer les vieux. Leur journée de labeur semble les accabler d'avance. Je les regarde écraser sous leur semelle le mégot de leur Gitane, agripper la rampe et pousser sur leurs jambes en grommelant que plus vite ils seront au turbin, plus vite ils seront de retour pour la soupe. Je suis tellement heureuse d'échapper à ma propre routine que je dois me forcer à garder mon sérieux. Autant rester discrète si je veux me fondre dans la masse.

Un homme d'une trentaine d'années, sanglé dans son uniforme, me demande ma destination. Pour Paris, le billet coûte presque 20 francs. Diable, je ne pensais pas que ce serait si cher. En échange de la poignée de pièces que je lui donne, il me tend un ticket brun simplement déchiré. J'avance jusqu'au fond de l'autocar et me serre contre la fenêtre. À l'autre bout de la banquette, la casquette tirée sur ses yeux, un homme a déjà repris le fil de sa nuit.

Il me reste cinquante-deux francs. Adieu, petit déjeuner ! Une fois à la capitale, j'avalerais un œuf dur le temps de me décider dans quelle direction aller. L'autocar a pris de la vitesse. Autour de moi, le jour se lève et les champs défilent. Mon cœur bat la chamade si fort que si mon voisin n'était pas en train de ronfler, j'aurais peur de le réveiller.

Ma vie commence. J'y suis arrivée !